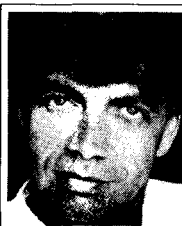


CHRONIQUES



Jacques Almira

Esprit, es-tu là ?

L'on parle beaucoup de l'homme d'esprit du XVIII^e siècle. S'il n'y avait pas Voltaire pour nous rappeler dans une lettre au président Henault que la réputation de Paris n'est due qu'à un petit nombre de personnes qui ont à cœur de penser juste et de bien dire, on croirait avec nostalgie que tout le monde dans ce siècle de grâces avait de l'esprit et le cultivait. Il est temps de commencer à se rendre compte que notre siècle n'est pas exempt des qualités que l'on prête volontiers aux siècles passés. Le XX^e siècle a produit le pire et le meilleur, mais il serait injuste de déclarer que l'esprit en fut absent. L'esprit fait d'intelligence, de lucidité et d'humour auquel parfois se mêle le cœur, est ce qui sauve un homme de tous les travers dont on pourrait l'accuser ; sans esprit, notre siècle serait bientôt devenu tout à fait crédule, sottement superstitieux et vulgaire, mais des sages n'ont cessé de veiller et de rappeler l'éternité de l'intelligence.

C'est en pèlerin que Marguerite Yourcenar (1) se rend et nous entraîne sur les lieux saints de notre fastueuse culture occidentale. De Grèce au salon vaguement éclairé par les lueurs d'un feu où se tient Virginia Woolf, en passant par le Salzbourg de Mozart, le Bâle de Böklin et la rue des Beaux-Arts à Paris qui vit mourir Oscar Wilde, Marguerite Yourcenar décrit, raconte, évoque et invoque l'esprit des cultures anciennes auxquelles nous devons d'être ce que nous sommes. Celle qui aimait tant voyager nous fait partager les surprises de ses découvertes et de ses souvenirs qui nous laisse après sa mort comme un joli cadeau ces textes qu'elle n'avait pas publiés. Parmi ceux-ci, on trouvera les carnets de notes qu'elle tenait de

*En pèlerin
et en étranger*
de Marguerite
Yourcenar

Liberté chérie
de Julien Green

*Abécédaire
malveillant*
de Tony Duvert

*Le Passé
défini III*
de Jean Cocteau

*Chronique des
grands micmacs*
d'Alexandre
Vialatte

*Traité
des courtes
merveilles*
de Vaclav Jamek

ROMANS

1942 à 1948. *"Il est trop tôt pour parler, note-t-elle en 1943, pour écrire, pour penser peut-être et pendant quelque temps notre langage ressemblera au bégaiement du grand blessé qu'on rééduque. Profitons de ce silence comme d'un apprentissage mystique."*

Accepter de vieillir, accepter la mort, la sienne et celle des autres parce qu'elle n'a pas d'importance et que l'herbe continue à croître sur les tombes et que rien n'est moins neuf que la mort, voilà la tâche qui nous est proposée par la vie. On ne peut pas ne pas penser à Montaigne, à son *"vivre, c'est apprendre à mourir"* et aux stoïciens que Marguerite Yourcenar connaît bien et dont la pensée imprègne l'œuvre. Véritable esprit moderne, Marguerite Yourcenar répond à toutes les questions que se pose notre époque. Elle y répond en philosophe. *"Tout ce qui était bon aux heures de délices reste exquis aux heures de détresse. Ceux qui changent d'avis dans le malheur, comme ceux qui se convertissent au moment de mourir, avouent par là qu'ils ont mal vécu."* Alors que ceux qui ne savent que penser dans un temps trouble, où souvent le mensonge se fait passer pour vérité, lisent encore ce livre pour découvrir que dans la plus grande discrétion, sans nul éclat, sans vanité, avec cette sérénité que donne dans le grand âge la certitude d'avoir égalé son destin, cette femme a écrit l'essentiel.

Julien Green (2), quant à lui, dans son grand âge, n'a pas trouvé inutile de publier une plaquette pour nous faire part de son inquiétude. Qu'est-ce que la liberté, se demande-t-il ? Si ce n'est cette opiniâtre volonté de l'individu d'exister en tant que tel, différencié de la masse et du nombre dont le but semble être devenu celui d'empêcher toute individualité. Par l'esprit l'homme est libre, dit-il, il pense comme il veut et ce qu'il veut, à moins de s'être aliéné aux forces du mensonge et du pouvoir quel qu'il soit. Ainsi, l'homme politique ne

**La
certitude
d'avoir
égalé son
destin**

1. *En pèlerin et en étranger*, Gallimard, 276 p.
2. *Liberté chérie*, Seuil, 60 p.

CHRONIQUES

**L'écrivain
est véritablement
un homme
libre**

tient jamais un propos libre ; il ne dit que ce qu'il se croit autorisé à dire par ceux dont il dépend et qu'il représente. Il n'y a de véritablement libre que l'écrivain, parce qu'écrire, c'est n'appartenir à personne, c'est la liberté absolue de l'esprit, c'est être le seul maître de son monde. On ne peut pas ne pas penser à l'abbé Mugnier qui écrivait dans son *Journal* : *"La conquête de l'homme moderne sera la liberté intérieure."* C'est avoir assez d'esprit pour se rendre maître de ses pensées et savoir distinguer le vrai du faux. Laisant aller sa plume au fil de ses pensées, Julien Green parle de liberté, d'esprit, de littérature avec beaucoup de liberté, c'est le moins que l'on puisse attendre de lui et il termine en disant : *"Seul Dieu connaît l'ampleur de notre liberté, cette liberté sans cesse menacée de mort et qui demain paraîtra incompréhensible si quelques individus ne se lèvent alors pour illustrer le mystère de la destinée humaine avec le grand langage que nous sommes en passe d'oublier."*

De liberté, il est aussi question dans le petit abécédaire de Tony Duvert (3). Malveillant ce livre l'est profondément, avec force si l'on peut dire. L'aphorisme est un moyen difficile d'exprimer sa pensée. Beaucoup s'y sont employés ; certains y ont excellé comme Nietzsche, Lichtenberg ou Rivarol. Tony Duvert s'y essaie et brocarde à tour de bras les philosophes, les maîtres, les prêtres, les parents, les femmes, les lauréats des prix littéraires, etc. Seuls, pour finir, les jeunes garçons jouissent à ses yeux de quelque prestige. Mêlant de rares bonheurs d'expression à de la méchanceté pure qui parfois même n'est pas exempte de parti pris et de bêtise, il caracole d'un sujet à l'autre en assouvissant sa hargne, sa fureur d'être né et de vivre. Il ne manque pas d'esprit quand il écrit : *"Un homme a besoin de modèles et non de leçons. On n'apprend que par l'imitation directe d'un être que l'on aime sans relâche."* Mais il est par-

ROMANS

fois si dur, si pessimiste, si peu sage, si aigre, que l'on se surprend à le plaindre d'être si peu disposé à la gentillesse. On dirait souvent d'un bon cru qui tourne au vinaigre mais l'on pardonne parce qu'on le plaint.

Cocteau (4) est beaucoup plus généreux et l'on devine entre les lignes qu'il ne souffrait pas moins. Il possède au plus haut point l'art de la formule et fait preuve d'une lucidité sur lui-même qui semble se nourrir de prémonitions. Quand il dit : *"Je serai aussi mal vu après ma mort ; je ne me fais aucune illusion !"*, il fait preuve de clairvoyance. Mal vu, Cocteau l'était et il faut la parution de son *Journal* pour montrer l'auteur et l'homme tels qu'ils furent. Maladroit, frivole et génial à la fois, mais toujours profondément honnête, sensible et simple, il paraît dénué de méchanceté, même si ses mots d'esprit sont parfois acerbes. Ce *Journal* est très intéressant lorsque Cocteau parle de lui, de son expérience de fumeur d'opium, de ses opinions sur le communisme, les mystiques, Chanel, Picasso et tous ses grands contemporains ; il ennuie peut-être un peu lorsqu'il nous entraîne dans ses démêlés avec les directeurs de théâtre, mais il nous charme par le ton juste qu'il emploie pour décrire son époque. Une époque vaut une autre et ce que Cocteau pense de la sienne, il le penserait de la nôtre : *"La télévision, une des choses où l'on touche le mieux du doigt le ridicule où nous serons situés un jour."* Ou bien : *"Le fonctionnarisme, règne de l'imbécillité, l'imbécillité triomphante."*

Alexandre Vialatte (5) et Cocteau furent contemporains et même s'ils n'étaient pas des amis, ils se côtoient aujourd'hui sur le rayon de ma bibliothèque et à les lire on les trouve proches. Rendons hommage à Ferny Besson pour le travail auquel elle se livre depuis des années avec autant de passion que de patience, en triant les papiers

**Cocteau
a le ton juste
pour décrire
son époque**

3. *Abécédaire malveillant*,
Minit, 144 p.
4. *Le Passé défini III*,
Gallimard, 468 p.
5. *Chronique des grands
micmacs*, Julliard, 312 p.

CHRONIQUES

L'esprit
de Vialatte
mérite d'être
découvert

d'Alexandre Vialatte et en se chargeant de la publication des inédits. Beaucoup ne connaissent cet auteur que comme le traducteur de Kafka ; il est temps qu'ils découvrent l'esprit fin de Vialatte avec sa prose tour à tour légère et grave, satirique, drolatique ou franchement mordante. On sait que Vialatte écrivit pour le journal *la Montagne*, auquel il collaborait, plus de deux mille chroniques dont Ferny Besson a déjà publié une grande quantité. Les soixante-dix textes réunis aujourd'hui et classés par thèmes donnent de cet auteur injustement méconnu comme un échantillon de ses idées et de ses opinions. La prose de Vialatte sautille d'un sujet à l'autre avec une virtuosité rare. Lire en volume des chroniques qui, souvent, prennent comme point de départ un sujet d'actualité pourrait être ardu si le style de Vialatte n'était là pour rendre agréable n'importe quoi. Humour, sagesse et gravité se mêlent pour faire triompher contre toutes les aberrations réalistes de l'époque un mélange étrange de bon sens et de *nonsense*, au sens où l'entendent les Anglais. "*La vie, la mort dépendaient d'un hasard. C'était le règne du père Ubu. Il gouverne une moitié du monde. L'autre moitié est gouvernée par Fantômas. Ce qui reste appartient au sage...*"

De Prague, Kafka dit dans son *Journal* qu'elle est peut-être la seule ville au monde que l'on hait sans pouvoir la quitter. Ville haïe et follement aimée, Prague tient dans le livre de Vaclav Jamek une place de choix. Disons que la ville est comme un personnage susceptible de produire des enchantements et des maléfices. Le *Traité des courtes merveilles* (6) a été directement écrit en français par un Tchèque. On ne peut trouver lecture plus intéressante en ce moment où la séculaire confrontation entre Slaves et Européens, ou si vous voulez entre Est et Ouest, prend sous nos yeux une nouvelle forme dont il est difficile de

ROMANS

prévoir la prochaine métamorphose à moins de tenir compte des leçons de l'Histoire et de prendre en considération la récurrence des mêmes phénomènes. Depuis des siècles, l'Est se ferme ou s'ouvre à l'Occident selon les besoins inconscients de son évolution. Vaclav Jamek, s'il décrit l'absurdité du système que le temps et les hommes ont mis en place dans les républiques socialistes ne prend pas pour autant l'Ouest pour un paradis sur la terre et cette lucidité nous prévient en sa faveur. L'Est souffre d'indigence et s'appauvrit pendant que l'Ouest est malade de sa pléthore et pourrit de ses excès. Blessé, déchiré, Vaclav Jamek découvre qu'aucun système social ne guérit l'homme du désordre intérieur. Il avoue que le désir est la seule chose dont il n'ait jamais douté et à laquelle il adhère pleinement quand partout ailleurs il se décolle de la réalité comme un vieux papier peint du mur. La recherche de l'amour est affirmée d'un bout à l'autre du livre, mais, comme la plupart des quêtes, elle ne débouche sur aucun accomplissement véritable et se nourrit de rencontres et d'aventures. A Prague, Eric et Sasa auquel le narrateur reproche de lui préférer sa femme et à Paris, Xavier, intellectuel insensible aux palpitations d'un cœur slave dont les trémolos baroques le laissent indifférent. A ces échecs l'auteur répond par une volonté de désaffection qui tient de l'ascèse et il finit par ne pas mal réussir les exercices de détachement qu'il s'impose. ■

**Aucun
système social
ne guérit
l'homme
du désordre
intérieur**

6. Grasset, 322 p.
Vaclav Jamek a reçu
le prix Médicis
essais 1969.